

## Avec les yeux et le cœur... Géographie du visible et de l'invisible au Fouta-Djalon (Guinée)

CAROLE LAUGA-SALLENAVE

*... enfin tous les chapitres sont précédés d'épigraphes étranges et mystérieuses, qui ajoutent singulièrement à l'intérêt et donnent plus de physionomie à chaque partie de la composition.*

Victor Hugo

JOËL BONNEMAISON aimait les épigraphes qu'il mettait, à la manière de Victor Hugo, en tête de chaque article et de chaque chapitre. Il donnait ainsi du relief à sa géographie humaine, profondément humaine... Chaque épigraphe était une pièce de sa démonstration, un premier indice d'une sorte d'énigme à résoudre. Bien plus qu'un exercice de style au sein d'une discipline souvent taxée de littéraire, cette pratique s'inscrivait dans une démarche scientifique qui partait du visible pour découvrir l'invisible. « *Le paysage est tout entier éclairé par ce réseau de lieux signifiants qui forment autant de signes tissant une géographie de l'invisible* » écrivait J. Bonnemaïson dans « Le territoire enchanté » (1992 : 75).

À mon tour, je me suis essayée au Fouta-Djalon à cette géographie qui part des fonctions matérielles et agricoles d'un paysage pour en dévoiler les fonctions symboliques et culturelles, allant du discours aux pratiques, des

pratiques aux représentations, de l'avoué au caché, du matériel au sensible...

Dans la plaine des Timbis, sur les hautes terres centrales du Fouta-Djalon (Guinée), les hameaux des agroéleveurs peuls s'imposent comme des îlots de bocage sur la savane (Lauga-Sallenave, 1997). La clôture est, selon la formule de Joël Bonnemaïson, « *un être géographique* », objet de recherche en soi et point d'ancrage d'une analyse qui part du visible pour comprendre l'invisible. Il ne s'agit pas ici de reprendre les systèmes de production peuls et les modalités de leur sédentarisation au Fouta-Djalon, ou de récapituler les multiples fonctions des haies, tous thèmes traités par ailleurs (Lauga-Sallenave, 1996), mais plutôt de mettre en pratique la démarche géographique qui, à partir du paysage, expression visible et matérielle du territoire, s'interroge sur les sens cachés de l'organisation de l'espace.

### Partir du paysage...

Au cœur du plateau central du Fouta-Djalou, la plaine des Timbis offre de vastes étendues dont la monotonie n'est que partiellement rompue par les faibles ondulations du relief. Des îlots bocagers ponctuent la savane herbeuse ; en toute saison, ils soustraient au regard un habitat dense, disséminé en hameaux. Des rangées d'arbres et d'arbustes très divers, renforcées à la base par des palissades de minces piquets de bois, protègent les habitations et les jardins pluviaux.

Les agglomérations villageoises sont de taille inégale, entre 200 et 500 habitants pour les agglomérations principales que constituent les paroisses-mosquées, *misiide*, habitées par les Peuls nobles, occupant une place dominante dans la société, et entre 20 et 100 habitants pour les hameaux-satellites, *fulaso*, habités par les descendants des Peuls de condition libre, et *runde*, habités par les descendants des anciens captifs. Ces agglomérations, qui traduisent l'ancienne ségrégation sociale de l'habitat héritée de l'Empire théocratique peul du Fuuta Jalon (Diallo, 1972), conservent toujours leur allure de sites insulaires au cœur des champs ouverts.

Le modèle de la concession familiale de l'ensemble de la société composite du Fouta-Djalou veut qu'elle soit enceinte d'un *hoggo*. En peul, le terme *hoggo* désigne à la fois la clôture arborée et l'espace enclos. En français, on parle par commodité de « tapade » pour distinguer la concession de la clôture. Unité de résidence, un *hoggo* enserme le plus souvent une à quatre habitations, généralement celle du chef de famille, les cases des femmes et celles des enfants célibataires. Espace agricole, le *hoggo* enferme aussi des jardins de cultures vivrières (maïs, taro, manioc) et de plantes à sauce cultivées en association de façon intensive qui s'organisent autour des habitations. Le réseau de clôtures sépare les concessions les unes des

autres, n'intéressant ainsi qu'une partie de l'espace agricole ; les champs de cultures céréalières, quant à eux, semés en fonio, sont cultivés de façon extensive et restent ouverts.

Ainsi, en abordant le Fouta-Djalou, le nouvel arrivant voit un paysage qui se présente au regard sans se dévoiler. « *Premier reflet visuel du territoire* » dont « *toute une partie reste invisible* » (Bonnemaïson, 1981), le paysage semi-bocager des Timbis est une entrée privilégiée pour l'étude des relations qu'entretient la société des Peuls de Guinée avec le territoire.

### ... comme construction paysanne

La démarche suivie au Fouta-Djalou considère d'abord l'arbre présent dans la haie comme un *point* constituant un premier niveau d'étude qui renseigne sur les fonctions du bocage, puis elle s'intéresse à la clôture en tant que *ligne* dont la structure (nature et disposition) donne des indications sur les modalités de mise en place du paysage, et en tant que *contour*, c'est-à-dire définissant le périmètre autour d'une surface. Enfin, la clôture est considérée comme un contact, une ligne de partage et de rencontre entre deux espaces.

L'enquête ethnobotanique sur les usages de chaque arbre souligne combien les clôtures sont utiles pour assurer leur propre renouvellement, produire des matériaux pour le paillage, des fourrages pour les animaux, des produits ligneux à usage domestique (liens végétaux, petit bois...), des fruits et des condiments pour l'alimentation humaine...

Les relevés phytoécologiques et l'étude architecturale des clôtures illustrent la richesse floristique des haies de la plaine des Timbis. Chaque clôture richement garnie compte une vingtaine d'espèces. Cent mètres linéaires de clôture représentent en moyenne 74 individus et 10 espèces. Des enquêtes approfondies sur les phytopratiques (techniques d'installation, de gestion et d'exploitation) révèlent que c'est

l'utilisation de piquets susceptibles de prendre racine dans les clôtures qui a abouti à « l'arborisation progressive » des paysages sous la forme de forêts réticulaires. Les paysans agencent de façon hermétique de minces piquets de bois mort et des piquets vifs. L'usage de macroboutures assure l'auto-renouvellement de la clôture, épargne aux paysans de longs et pénibles allers-retours en brousse ou l'achat de fagots de bois. L'entretien du réseau bocager est réalisé par des hommes et financé notamment grâce à l'envoi d'argent par les migrants qui permettent ainsi aux familles d'employer des travailleurs journaliers pour la réfection des clôtures.

L'analyse s'est portée à l'échelle du jardin enclos et de l'îlot bocager dans deux terroirs villageois aux caractéristiques agroécologiques différenciées : Sonké et Dempo. La mise en place, par les paysans, de réseaux de clôtures participe à l'intensification des systèmes agraires dans un contexte de fortes densités humaines (près de 100 habitants par km<sup>2</sup> en moyenne dans la sous-préfecture de Timbi-Madina). En effet, la performance des systèmes de culture en tapade résulte d'un long travail de construction et de gestion de la fertilité, à laquelle l'élevage contribue largement au moyen de la fumure. Cet élevage sédentaire producteur de fumure ne peut être maintenu que grâce à l'espace ouvert qui permet la vaine pâture en saison sèche sur des terroirs aux ressources fourragères restreintes. Dans les jardins enclos protégés de la dent du bétail, cultivés de façon intensive et abondamment fumés, les rendements sont (en valeur) 25 à 70 fois plus élevés que ceux des champs ouverts. Pourtant, malgré cette performance économique, les îlots bocagers, dispersés sur le terroir, se sont peu étendus au cours des trente dernières années parce qu'ils correspondent à une agriculture qui ne semble pas généralisable en raison des ressources en fertilisants et en travail qu'elle nécessiterait ; ainsi

s'explique en partie la permanence des paysages des Timbis. La clôture y constitue le « trait d'union » de l'association agriculture-élevage et un jeu compensatoire du clos et de l'ouvert s'opère à l'échelle de la petite région, du terroir et des exploitations.

Ce n'est qu'après avoir dressé un bilan comparatif des performances économiques des systèmes de culture en champ clos et en champ ouvert que l'on en vient à s'interroger sur les fondements sociaux et culturels d'une telle organisation spatiale.

Au début d'une enquête sur le bocage, lorsqu'on évoque les éventuelles fonctions magiques de la clôture, on se heurte très souvent à un mur de silence derrière lequel se retranchent les uns après les autres les interlocuteurs. L'enquête gagne alors à se recentrer autour des techniques d'installation des clôtures et des complémentarités du clos et de l'ouvert dans le système de production, ce qui permet de rassembler *a posteriori* les fragments de récits entendus au hasard d'une enquête sur la fertilité, d'un trajet dans un chemin creux, de conversations informelles entre amis (dont l'un est par exemple affecté de toute une série de malheurs), des infortunes diverses des paysans... Tous ces événements n'ont de sens que rétrospectivement et font réaliser la portée des propos d'un texte de J. Giono qu'affectionnait particulièrement Joël Bonne-maison : « *on ne peut pas connaître un pays par la simple science géographique... On ne peut, je crois, rien connaître par la simple science. C'est un instrument trop exact et trop dur. Le monde a mille tendresses dans lesquelles il faut se plier pour les comprendre avant de savoir ce que représente leur somme* ». Pour pénétrer dans le champ du symbolique, il est donc nécessaire de comprendre au préalable les logiques techniques de l'organisation de l'espace, et en particulier ses fonctions agricoles ; un proverbe guinéen ne dit-il pas que « *celui qui est trop pressé risque de tout perdre* » ?

### **Le sens caché du paysage : une construction sociale et symbolique**

C'est en découvrant que la clôture est la pièce maîtresse d'un système de protection des personnes intégrant des clôtures invisibles, que l'on perçoit enfin, derrière les fonctions connues et avouées, les fonctions sociales et culturelles non avouées de l'organisation de l'espace. Derrière les protections matérielles, se révèlent des barrières symboliques dont le *hoggugol sandu*, la « clôture du corps » dont s'entoure l'individu par les paroles magiques d'un marabout, est la plus efficace contre les forces invisibles et les attaques de sorcellerie.

À travers la clôture, la société peule du Fouta-Djalon nous livre les représentations qu'elle se fait de son environnement et des forces occultes qui l'animent. L'habitat est au centre d'un dispositif de sécurité contre un environnement considéré comme hostile. La clôture est liée à la vision d'un monde peuplé d'esprits invisibles qui peuvent être malfaisants. Elle marque la frontière au-delà de laquelle on ne s'aventurerait pas sans risque car l'espace ouvert appartient au sauvage, comme l'espace enclos appartient au domestique. La délimitation de l'espace habité est un fondement de la maîtrise de l'individu sur son territoire, la marque de son pouvoir et le conservatoire de son identité. Chaque clôture est une haie qui cache. Frontière entre le dedans et le dehors, elle préserve la tapade des regards malveillants et s'avère être, d'une certaine façon, l'ultime barrière du corps. La multiplicité des haies autour des tapades et l'installation d'autres barrières matérielles et symboliques dans les jardins enclos permettent à chacun de neutraliser tout danger extérieur et de s'isoler de son proche entourage, de ses voisins, de ses parents... Ne pas enclore, c'est prendre le risque de s'exposer aux regards des autres et d'exciter leurs convoitises.

Le bocage n'est donc pas neutre. Il est à la fois lieu d'échanges et lieu de confrontations. Cet « espace réticulé » (Bonnemaïson, 1989) sous-tend les divergences, conflits et clivages qui fractionnent la société. Outre les représentations, certaines tensions, très probablement exacerbées par la pression démographique, expliquent pourquoi, de nos jours, les gens défendent encore avec tant de soin leur intimité. Sans doute la pression sur la terre a-t-elle rendu les compétitions très prégnantes tandis que l'histoire politique locale, fondée sur des antagonismes de classes et ponctuée de nombreuses querelles intestines, permet également de saisir certains clivages sociaux.

### **La dualité agraire et culturelle du bocage**

Plus qu'autour des cultures, l'ensemble du dispositif bocager s'organise surtout autour de l'individu, protégeant sa famille et ses biens. Ainsi, la clôture permet-elle de s'imposer face aux agressions matérielles (faune sauvage, bétail des voisins, voleurs...), de se protéger contre les intempéries (vents, froid, chaleur, insolation), de se défendre contre l'inconnu (belligérants, étrangers), contre le feu, mais aussi de refouler les forces maléfiques (génies, sorciers « mangeurs d'âmes »), de lutter contre les agressions symboliques de ses pairs malveillants ou jaloux (attaques par magie instrumentale). Le cercle des haies défend l'intégrité de l'individu, de sa famille et de ses biens (habitations, cultures, bétail).

Les barrières symboliques sont aussi nécessaires pour détourner les forces surnaturelles que les cloisons spatiales sont indispensables à la culture intensive. On protège ses cultures comme on protège son corps du sorcier anthropophage et on protège son corps comme on protège ses cultures de la dent du bétail. Chaque agroéleveur conçoit sa tapade comme un tout, production intensive et habitat en un même lieu : le jardin de case enclos.

## Les lieux du cœur

Les fonctions symboliques des clôtures, quoiqu'invisibles, contribuent à fonder une organisation de l'espace qui est, quant à elle, bien observable. Outre la compréhension d'un système d'agroélevage, l'étude des îlots de bocage apporte ainsi un éclairage sur les représentations et sur le fonctionnement interne de la communauté rurale. Le social et le symbolique se révèlent ici aussi par le géographique (Bonnemaison, 1992). Inversement, le géographique se comprend par le symbolique.

C'est ainsi, au Fouta-Djalon, que la clôture répond à une fonction d'intégration de l'agriculture et de l'élevage tout autant qu'elle extériorise des signes, des codes sociaux et des représentations. Le réseau bocager est tout à la fois un dispositif de production basé sur les complémentarités techniques et économiques entre champs clos et champs ouverts, et un dispositif de protection qui associe des barrières visibles et des barrières symboliques.

« *L'essentiel est invisible pour les yeux* » : Joël Bonnemaison avait choisi cet extrait du Petit Prince en épigraphe de son « territoire enchanté »

(1992), lui qui avait aussi su nous montrer qu'en géographie, comme dans la vie, « *on ne voit bien qu'avec le cœur* »...

## BIBLIOGRAPHIE

- Bonnemaison (J.), 1981. « Voyage autour du territoire ». *L'Espace géographique*, n° 4 : 249-262.
- Bonnemaison (J.), 1989. « L'espace réticulé : commentaires sur l'idéologie géographique ». In *Tropiques, lieux et liens*. Orstom, Paris : 500-510.
- Bonnemaison (J.), 1992. « Le territoire enchanté. Croyances et territorialités en Mélanésie ». *Géographie et cultures*, n° 3 : 71-88.
- Diallo (T.) 1972. *Les institutions politiques du Fouta Jalon au XIX<sup>e</sup> siècle*. Initiations et études africaines n° 28, IFAN, Dakar, 276 p.
- Lauga-Sallenave (C.), 1996. « La clôture, une signature au pays des Peuls de Guinée ». *Cahiers des Sciences Humaines*, 32 (2) : 335-359.
- Lauga-Sallenave (C.), 1997. *Le cercle des haies. Paysages des agroéleveurs peuls du Fouta-Djalon (plaine des Timbis, Guinée)*. Thèse de doctorat de Géographie, Université Paris X-Nanterre, 2 vol., 423 p. + 214 p.

